

Laisser quelque chose derrière soi

— **A** présent, je pense qu'Eva voudra prononcer quelques mots.

La phrase eut un écho dans le grand hall et me remplit de peur.

J'étais une femme tranquille d'âge moyen, mariée à un banquier d'investissement, j'avais trois filles adultes. L'homme qui venait de parler était Ken Livingstone, celui qui était encore à l'époque le trublion du Grand Conseil de Londres qui allait bientôt être aboli et la plus grosse épine dans le pied de la Première ministre Margaret Thatcher.

Nous nous étions rencontrés plus tôt dans la journée, et il ne se doutait probablement pas que ces quelques mots allaient me plonger dans un trouble profond. Même si je ne savais pas encore qu'il s'agissait du début de mon long voyage pour en finir une bonne fois pour toutes avec les terribles événements qui ont bouleversé mon enfance.

J'avais 15 ans quand, avec des milliers d'autres, j'ai traversé l'Europe dans les cliquetis d'un train sombre, serrée dans des wagons à bestiaux et jetée devant les portes du camp de concentration d'Auschwitz-Birkenau.

Plus de quarante ans avaient passés lorsque Ken Livingstone m'invita à prendre la parole et pourtant, un senti-

ment de terreur me serra l'estomac. Je n'avais qu'une envie : ramper sous la table et me cacher.

C'était un jour de début du printemps 1986, et nous nous trouvions à l'inauguration de l'exposition itinérante Anne Frank à la Mall Gallery, près de l'Institut d'art contemporain de Londres. Plus de trois millions de personnes à travers le monde ont aujourd'hui visité l'exposition, mais, à l'époque, nous commençons à peine à raconter l'histoire de l'Holocauste aux nouvelles générations à travers le journal d'Anne et ses photos de famille.

Ces photos me connectaient à Anne, d'une façon que ni elle ni moi n'aurions imaginée quand nous étions petites filles à Amsterdam. Elle et moi avions des caractères très différents, mais nous étions amies.

Après la guerre, le père d'Anne, Otto Frank, était rentré aux Pays-Bas et avait entamé une relation avec ma mère, relation née de leurs pertes mutuelles, de leur déchirement commun. Ils se marièrent en 1953 et Otto devint mon beau-père.

Il me donna le Leica qui lui avait servi à prendre des photos d'Anne et de sa sœur Margot, afin que je devienne photographe. J'ai utilisé cet appareil photo pendant de nombreuses années, et je l'ai gardé jusqu'à aujourd'hui.

L'histoire d'Anne est celle d'une jeune fille qui a ému le monde entier à travers la simple humanité de son journal. Mon histoire est différente. J'ai été, moi aussi, victime des persécutions nazies, j'ai été, moi aussi, envoyée dans un camp de concentration, mais... j'ai survécu.

Au printemps 1986, cela faisait presque quarante ans que je vivais à Londres et, à cette époque, la ville avait radicalement changé. La ville pauvre, défigurée par les bombardements, était devenue une métropole pleine d'énergie, grouillante et multiculturelle. J'aurais aimé pouvoir dire que j'avais vécu la même transformation.

J'avais refait ma vie, repartant de zéro, j'avais une famille à moi, avec un mari merveilleux et des enfants qui représentaient tout pour moi. Je dirigeais même mes propres affaires. Mais une grande partie de moi manquait à l'appel. Je n'étais

pas moi-même, et la jeune fille ouverte, qui conduisait son vélo, faisait des pirouettes et n'arrêtait jamais de piailler était enfermée quelque part, dans un endroit que je ne pouvais pas atteindre.

La nuit, je rêvais qu'un grand trou noir m'avalait d'un coup. Quand mes petits-enfants me questionnèrent sur le tatouage que je portais au bras, je leur répondis qu'il s'agissait de mon numéro de téléphone. Je ne parlais pas du passé.

Pourtant, il m'aurait été difficile de refuser une invitation à parler à l'inauguration de l'exposition Anne Frank. C'était le travail d'une vie pour ma mère et Otto.

À la demande de Ken Livingstone, je me levai donc et pris la parole, la voix tremblante. Probablement au grand désarroi des gens présents, qui devaient s'attendre à une brève introduction, je m'aperçus qu'une fois que j'avais commencé à parler, je ne pouvais plus m'arrêter. Les mots se bousculaient pour sortir de ma bouche. Je parlais, parlais, racontant les expériences traumatisantes et douloureuses que j'avais vécues. J'étais comme étourdie, et terrifiée. Je n'ai aucun souvenir des paroles que j'ai prononcées ce soir-là.

Ma fille Jacky, qui était présente, raconte que cela avait été très éprouvant pour elle. Elle ne connaissait pratiquement rien de l'expérience de sa mère. Et soudain, elle me voyait là, sur scène, parlant avec difficulté et fondant en larmes.

Mes mots n'étaient peut-être pas cohérents pour la plupart des membres de l'auditoire, mais ça a été un moment très important pour moi. J'avais enfin retrouvé une petite partie de moi-même.

Après cet événement, de plus en plus de gens me demandèrent de parler de ce qui s'était passé durant la guerre. Au début, j'avais demandé à mon mari d'écrire mes discours pour moi, discours que je lisais... mal. Mais, peu à peu, je finis par trouver ma propre voix et appris à raconter ma propre histoire.

De nombreuses choses ont changé dans le monde depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, malheureusement, pas les discriminations et les préjugés. Depuis le mouvement pour les droits civiques jusqu'à l'apartheid en Afrique du Sud, la guerre

en ex-Yougoslavie, aux personnes prises dans des conflits sans fin dans des pays comme la République démocratique du Congo, j'ai vu des gens se battre pour être traités avec dignité et compréhension.

En tant que juive, je voyais que même le récit des horreurs de l'Holocauste n'avait pas réussi à réveiller le monde des horreurs de l'antisémitisme. Aujourd'hui, nombreux sont ceux qui cherchent un bouc émissaire, basé sur la couleur de peau, leurs origines ou leur religion.

Je voulais parler à ces gens de l'amertume et de la colère qui les poussaient à tenir les autres pour responsables. Tout comme eux, je savais à quel point la vie peut être dure et injuste. Pendant des années, j'ai, moi aussi, été pleine de haine.

À mesure que j'avancais, j'ai commencé à travailler avec la Maison Anne Frank à Amsterdam et la Fondation Anne Frank au Royaume-Uni.

Plus tôt, j'avais écrit un livre sur mon expérience, rassemblant comme je le pouvais des souvenirs bruts de l'Holocauste et puis, plus tard, j'avais raconté ma vie avec mon frère Heinz, pour les enfants. Je fus abasourdie quand j'appris que des gens voulaient écrire sur mon histoire.

Finalement, je me retrouvai à voyager à travers le monde, parlant à des gens aux États-Unis, en Chine, en Australie et dans toute l'Europe. Partout où je parlais, les gens que je rencontrais me touchèrent et me changèrent, au point que je finis un jour par pouvoir prononcer ces mots :

— Je n'ai plus de haine ni d'amertume.

Rien ne pourra jamais excuser les crimes épouvantables des nazis. Ces actes seront impardonnables à tout jamais et j'espère que, grâce à des histoires comme la mienne, ils resteront gravés comme tels dans les mémoires.

Grâce à ce travail, à ces personnes que je rencontrais à travers l'histoire que je leur racontais, mon histoire, j'ai commencé à changer, à m'épanouir, à devenir quelqu'un d'autre. Peut-être la personne que j'avais toujours été à l'intérieur, un cadeau du ciel pour moi et ma famille.

Parler à des enfants dans les écoles ou à des personnes incarcérées a peut-être été la partie la plus utile de mon travail. Celle qui avait le plus de sens.

Quand j'observe une audience constituée de petits enfants de différentes origines ou d'hommes ou de femmes convaincus de crime, je vois bien qu'ils se demandent ce qu'ils peuvent avoir de commun avec moi. Je suis une petite dame, portant un cardigan et affichant un accent autrichien.

Pourtant, je sais qu'à l'issue du temps passé ensemble, nous aurons partagé ce sentiment qui veut que, parfois, on ne parvient pas à s'intégrer, que la vie est dure, et que nous ne savons rien de ce que nous réserve l'avenir. Au final, nous nous apercevons que nous ne sommes pas si différents les uns des autres.

Je veux qu'ils sachent ce que j'ai appris. Je veux qu'ils découvrent que, quelle que soit la profondeur du désespoir dans lequel vous êtes plongé, l'espoir est toujours là, quelque part. La vie est belle, précieuse, et personne ne doit la gâcher.

Dans ce livre, je vais vous raconter ma famille, et le long voyage, réel et spirituel, que j'ai entrepris avec ma mère. Je vous en dirai plus également sur mon père, Erich, et mon frère, Heinz. Pour l'heure, ce que je peux dire, c'est que je les ai perdus tous les deux et que, bien que je sois devenue une vieille dame, au fond de moi, il reste une jeune fille de 15 ans qui les aime et à qui ils manquent désespérément, chaque jour.

Un souvenir en particulier m'a guidée tout au long de mon existence. C'était en mai 1940, nous étions tous réunis dans notre appartement d'Amsterdam. Nous avions déjà fui Vienne, et à présent les nazis venaient d'envahir la Hollande.

C'était la pire des nouvelles possibles. D'habitude, je pouvais toujours compter sur mon frère, Heinz, pour me rassurer, me remonter le moral mais ce jour-là, il était à court de mots. Il ne savait pas si notre père serait capable de nous protéger. Les nazis arrivaient, et ils emportaient les Juifs.

— J'ai peur, Evi, disait-il, j'ai peur de mourir.

Mon père nous demanda de nous asseoir sur le canapé et nous prit dans ses bras. Il nous dit que nous étions les maillons

d'une chaîne et que nous continuerions à vivre à travers nos enfants.

— Mais, que se passera-t-il si nous n'avons jamais d'enfants ? demanda Heinz.

Mon père répondit :

— Mes enfants, je vous promets que tout ce que vous faites laisse une trace, que rien ne se perd. Tout ce que vous avez accompli continuera d'exister dans la vie des gens qui vous ont aimés, que vous avez touchés. Cela aura une incidence sur quelqu'un, quelque part, un jour, et vos actions seront perpétuées. Tout est connecté, comme une chaîne qui ne peut être brisée.

Ce livre est là pour vous dire à quel point j'ai essayé de laisser une trace.

Une famille viennoise

Si, au tournant du xx^e siècle, vous étiez jeune, juif et ambitieux, il n'y avait qu'un seul endroit où vous trouver : Vienne.

Mes yeux d'enfant voyaient cette ville, sa majesté, sa sophistication, comme un fait acquis. C'était chez moi. J'étais une véritable *Wiener*. À ma naissance, ma famille vivait dans une grande villa, dans une banlieue fleurie de Vienne, Hietzing. Les miens étaient liés à la cité par une longue et parfois turbulente histoire.

Jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale, Vienne était le joyau de la couronne des Habsbourg, le siège du vaste et puissant empire austro-hongrois, qui s'étendait de l'Ukraine et la Pologne jusqu'à l'Autriche et la Hongrie, puis, vers le sud, jusqu'à Sarajevo, dans les Balkans.

Avant la guerre, Vienne rayonnait sur le plan culturel et économique, son commerce se faisait via le Danube, des compositeurs comme Gustav Mahler, des écrivains comme Arthur Schnitzler, des médecins comme Sigmund Freud, répandaient partout des idées neuves, novatrices. Il était presque impossible de ne pas être pris dans l'effervescence artistique et intellectuelle de la ville. Au Café Central, vous pouviez croiser Léon Trotski, jouant aux échecs et fomentant

la révolution prolétarienne. Au Café Sperl, vous voyiez souvent Egon Schiele et l'un de ses modèles faisant une courte pause avant de reprendre le travail sur un de ces nus provocants qui ont fait sa renommée. C'était une époque exaltante.

Dans les années 1910, Vienne comptait plus de deux millions d'habitants. Les boulevards impériaux de la Ringstrasse étaient entourés de rues entières composées de nouveaux immeubles destinés à accueillir toute une population de la classe moyenne alors en expansion. Cette classe constituait le cœur de l'audience de la culture viennoise. Ils allaient au théâtre, au restaurant, se lançaient dans de grandes randonnées dans les collines et les bois qui entouraient la ville.

Une bonne partie de cette nouvelle classe moyenne était composée de Juifs éduqués.

Bien entendu, il y avait des Juifs à Vienne depuis au moins sept cents ans, mais de nombreuses lois au fil des siècles les avaient souvent contraints à quitter la ville avant d'y revenir. Cela avait eu pour conséquence que la communauté juive de Vienne n'était ni très importante, ni très installée. Ce n'est qu'avec l'accession au trône de François-Joseph, en 1867 et les lois sur la tolérance religieuse, que la communauté avait pu commencer à s'épanouir pleinement. En à peine trente ans, la communauté juive passa de moins de huit mille membres à cent dix-huit mille. C'est alors qu'elle commença à jouer un rôle déterminant dans la vie de la capitale impériale.

Quelques-unes de ces familles juives étaient très riches et très connues. Elles achetèrent des maisons qui ressemblaient à des palais le long de Ringstrasse et les décorèrent de marbre et d'or. Plus bas, dans l'échelle sociale, on trouvait la classe moyenne. Au début du xx^e siècle, près des trois quarts des banquiers et plus de la moitié des médecins, avocats ou journalistes de la ville étaient juifs. Il existait même une équipe de football juive extrêmement populaire, une section du Hakoah Sports Club.

Puis, une crise économique survint. L'industrie de la paraffine qui employait de nombreux juifs polonais s'effondra, des troubles dans les Balkans éclatèrent, et la Première

Guerre mondiale apporta un énorme flot d'immigrants dans la capitale autrichienne. Ces nouveaux venus étaient des Juifs pauvres, moins éduqués, qui arrivaient de l'est, de la Galicie polonaise entre autres. Ils s'installèrent autour de la voie ferrée du nord de Vienne, dans une partie de la ville dénommée Leopoldstadt. Ces familles étaient plus religieuses, de culture moins « allemande » que celles qui étaient déjà depuis longtemps assimilées dans la société autrichienne. Une famille comme la mienne ne se serait jamais mélangée à ces nouveaux migrants qui allaient bientôt devenir le point de focalisation de profonds préjugés antisémites.

Mon père venait d'un milieu typique de la classe moyenne bourgeoise, bien installée. Son père, David Geiringer, était né en Hongrie en 1869. Il avait rejoint Vienne pour y fonder une fabrique de chaussures appelée Geiringer & Brown et, à la naissance de mon père, Erich, en novembre 1901, ses affaires marchaient très bien.

Je n'ai qu'une seule photo des parents de mon père ensemble. Mon grand-père y ressemble à un businessman, arborant moustache et chapeau melon. Mon père et ma tante, encore enfants, portent un costume marin et regardent l'objectif avec un air solennel. Ma grand-mère, Hermine, est mince et élégante. Un énorme chapeau plein de rubans, le dernier chic à l'époque, la grandit de plusieurs dizaines de centimètres. Elle venait de Bohême, une région aujourd'hui en République tchèque.

Bien que la photo ait quelque chose de très rigide, dû au fait qu'il fallait longtemps rester immobile devant l'objectif, ils ont l'air d'une famille heureuse. Et c'est ainsi dans le souvenir de mon père également. Malheureusement, peu de temps après, on diagnostiqua un cancer à ma grand-mère qui mourut en 1912, à l'âge de 34 ans. Mon grand-père se remaria à une femme qui s'avéra peu amène avec mon père.

Ce dernier quitta la maison familiale alors qu'il était encore adolescent pour suivre son propre chemin. Le bonheur familial s'était, pour lui, terminé de manière abrupte. Cependant, il était sur le point de rencontrer la femme qui allait changer sa vie à tout jamais : ma mère.

Ma mère était une femme particulièrement belle. Mon père était brun et avait beaucoup d'allure, et ma mère était blonde, avait les yeux bleus, des cheveux ondulés et un sourire d'ange. Elle s'appelait Elfriede Markovits mais tout le monde l'appelait Fritz. Elle était pleine de vie. L'une des photos d'elle que je préfère la représente encore toute jeune, nourrissant un cheval en riant. Pourtant, les circonstances étaient loin d'être drôles. Elle était partie rejoindre mon grand-père à la campagne, où il stationnait avec son unité militaire, pour échapper à une terrible famine.

Et pourtant, sur la photo, elle sourit. La photo peut donner le sentiment qu'elle était terre à terre, pratique, et rustique d'une certaine façon. En réalité, elle n'était rien de tout cela.

La mère de Fritz, Helen, venait d'une famille très riche qui possédait des vignes dans l'actuelle République tchèque. Ils possédaient également des bains de soufre près de Vienne, à Baden bei Wien. Je détestais m'y rendre, à cause de l'odeur d'œufs pourris qui s'en dégageait.

Les moyens de ma grand-mère s'étaient considérablement réduits quand elle épousa mon grand-père, Rudolf Markovits, qui était représentant pour Osram, une compagnie qui fabriquait, entre autres, des ampoules électriques. Si mon grand-père était un excellent vendeur, et que la famille était loin d'être pauvre, la fin de la Première Guerre mondiale fut une époque très dure pour la majorité des Autrichiens.

La nourriture avait été sévèrement rationnée pendant la guerre et la chute des Habsbourg en 1918 laissa l'Autriche dans une situation quasiment désespérée. Le pays devait faire face aux lourdes réparations imposées par le traité de Versailles en 1919. Il tomba en banqueroute rapidement.

Nous avons été à la tête d'un vaste empire et nous étions à présent devenus un petit pays, amputé de ses parties les plus riches. L'industrie et l'agriculture, qui avaient longtemps représenté la colonne vertébrale de l'empire austro-hongrois, soutenaient à présent l'économie d'autres pays, comme la Pologne, la toute nouvelle Tchécoslovaquie, la Hongrie ou la Yougoslavie.

Ces nouvelles nations tenaient l'Autriche en otage jusqu'à ce que les différends liés aux nouvelles frontières soient réglés. Bientôt, dans toute l'Europe, se répandit la rumeur que les Viennois mouraient de faim.

Les membres de la famille Markovits ont eu tellement faim qu'ils ont cuisiné leur propre oiseau. Ma mère, qui adorait cet oiseau, se souvient d'avoir pleuré devant son assiette, tout en décortiquant les os de l'animal.

Lorsque le jeune homme de 17 ans, Erich Geiringer, rencontra la jeune fille de 14, Fritzi Markovits, tous deux avaient déjà une solide expérience des difficultés de la vie et des lendemains incertains. Pourtant, savoir que la vie pouvait être aussi dure n'affecta jamais leur joie de vivre dans cette Vienne des années 1920. Comme en témoigne une lettre de 1921, mon père était décidé à ce que rien ni personne ne se mette en travers de la cour assidue qu'il faisait à ma mère, pas même la mère de Fritzi qui lui avait pourtant expliqué que sa fille était bien trop jeune pour un engagement aussi sérieux.

Vienne, le 17 août 1921

Très chère Madame,

J'ai reçu aujourd'hui votre lettre du 15 de ce mois, lettre qui m'a, de prime abord, beaucoup choqué. Mais il m'est cependant apparu clairement très vite que tout ceci est dit avec les meilleures intentions du monde. Je vous suis très reconnaissant pour la confiance que vous nous accordez à Fritzi et à moi. Vous avez tout à fait raison sur de nombreux points, et, il me faut bien admettre, bien que cela soit très douloureux pour moi, que je me suis sans doute précipité à faire des plans d'avenir.

L'idée m'était apparue soudainement, je ne me suis pas rendu compte des résistances qu'elle pouvait engendrer. Je suis cependant désolé de ne pouvoir accepter, chère Madame, la suggestion que vous me faites de m'amuser un peu. Je n'ai jamais eu plaisir aux amusements,

et ce, depuis bien longtemps. Depuis ma rencontre avec Fritzi, je suis sous le charme, et aucun autre plaisir ne m'intéresse...

Notre relation est très sérieuse depuis le tout début, sans cela, nous aurions mis fin à notre amitié...

Chère Madame, j'espère que vous ne m'en voudrez pas trop d'avoir parlé de votre lettre à Fritzi. Je ne pouvais lui cacher une chose d'une telle importance.

Je vous demande par avance pardon de nier le fait que Fritzi est toujours l'écolière que, vous, chère Madame, et votre mari pensez qu'elle est, bien qu'elle aille encore à l'école, elle possède une maturité rare pour son âge. C'est un fait que, chère Madame, vous ne pouvez qu'admettre.

Je vous remercie, encore une fois, chère Madame, pour l'indulgence et la bienveillance dont vous avez fait montre à mon égard...

Votre très dévoué,

Erich Geiringer.

Mon père ne resta pas son dévoué bien longtemps. Ils se marièrent en 1923, et ce fut un couple qui croquait la vie. Vous pouviez les croiser paradant dans la Ringstrasse, faisant de la randonnée en montagne ou encore buvant des verres avec des amis dans un de ces fameux jardins à vin nouveau.

Mon père était énergique et positif, chaleureux et charmant. Il avait étudié à l'université de Vienne avant de reprendre la fabrique de chaussures familiale à la mort de mon grand-père en 1924. Ma mère n'était pas, comme mon père, une amoureuse du sport et des grandes randonnées, elle préférait écouter de la musique, jouer du piano et passer du temps avec sa famille élargie.

Ils avaient tous les deux beaucoup de style. Mon père portait des costumes impeccables fabriqués à Savile Row et il lui arrivait de porter de longues chemises roses bien avant

que ça ne soit la mode. Ma mère était, en toutes circonstances, d'une élégance parfaite, même lorsqu'elle portait les cheveux courts, à la nouvelle mode ou un béret écossais.

En tout point, mon père était le chef de famille. Il choisissait les activités, prenait la tête de toutes les expéditions, gérait ses affaires et remplissait la grande maison des Geiringer d'une impressionnante collection d'antiquités, dont, notamment, un lit ayant appartenu à l'impératrice Zita. Mon père était un infatigable paquet d'enthousiasme et d'idées, pour son travail, pour leurs loisirs, et ma mère, plus jeune et plus prudente, le suivait en tout point.

Ils étaient jeunes, amoureux, et savaient la chance qu'ils avaient eue de se trouver.